



Le bulletin N° 1 de **Vie et Patrimoine** **autour de la Dorme et du Roselet.**

Chêne-Bernard, La Chaînée-des-Coupsis, Pleure, Sergenon

LES CHEVAUX ET LES FORGES



Auguste Rameaux
dit Julot



Le maréchal ferrant (en 1920). Le maréchal ferrant s'occupait de ferrer les chevaux, les bœufs et les vaches. Créée par Louis Rameaux, la forge disparut en 1960.



Louis Rameaux,
frère de Julot et
papa de Jean



Pierre BAUDET dit
Mary (agriculteur)



Personne non
identifiée

Autrefois, **la forge de Pleure** avait une très grande importance en raison du grand nombre de chevaux, bœufs et vaches dans l'agriculture et le transport. Il existait d'ailleurs une autre forge qui appartenait à des ancêtres du capitaine Bigueur (1869-1915, mort au champ d'honneur) entre Pleure et la Chaînée-des-Coupsis. Les outils principaux étaient le marteau, l'enclume, l'étau, le soufflet, les fers et les clous. Les fers chauffés « à rouge » étaient formés au pied de la bête. Le « fer » était chauffé pour être travaillé et adapté à la forme du sabot, ce qui assurait une bonne tenue du pied sur les chemins. Il existera plus tard un appareil pour maintenir le pied de la bête. Dehors, un grand four en briques permettait de cercler les roues en bois. Des outils de cette forge sont entreposés au musée de Baume-les-Messieurs. La forge était aussi un lieu de rassemblement pour les enfants avant d'aller à l'école : en attendant leurs copains, ils jouaient aux billes à proximité.

La forge de la Chaînée-des-Coups. Cette autre forge était située sur une route fréquentée entre Pleure et la Chaînée-des-Coups. Les ancêtres de Marie Jabouille étaient forgerons : son arrière-grand-père maternel Eloi Nosjean et son grand-père maternel Clément Nosjean (marié à Marie Bornel) aidé du fils d'Eloi, Lucien.



Ancienne forge de Pleure



Fers à chevaux et boeufs



Emplacement actuel de l'ancienne forge



Jean Py, fils de Louis Py (sur le cheval) avec Gilbert Pardon.



Enclume



Cheval à Pleure et M. Sauvageol qui sera un résistant dans le sud de la France pendant la 2^{ème} guerre mondiale

Heureusement, la tradition des chevaux ne s'est pas perdue dans nos villages : ils ont désormais d'autres rôles dans le secteur des loisirs ou du sport comme l'équitation. Citons quelques chevaux qui vivent parmi nous : Pimprenelle, Menphys, le poney Kado, le pur-sang Khamina Aswan, Djinn, Gana Doramaynou, le cheval de compétition Rêve, le poney Ula et la jument Cendre qui a eu un poulain cette année : Nirka.

LES MAISONS TRADITIONNELLES (Partie 1)

Les maisons traditionnelles sont bien reconnaissables : une forme allongée, une position à la perpendiculaire des rues, des teintes discrètes et parfois une faible hauteur et des toits à 2 ou 4 pans qui descendaient assez bas. Ce style donne au paysage une certaine unité et du caractère.



Pleure



Maison de Sergenon et son escalier en bois

Maison de Pleure (La Reppe)



Les maisons probablement les plus anciennes autour de la Dorme et du Roselet.

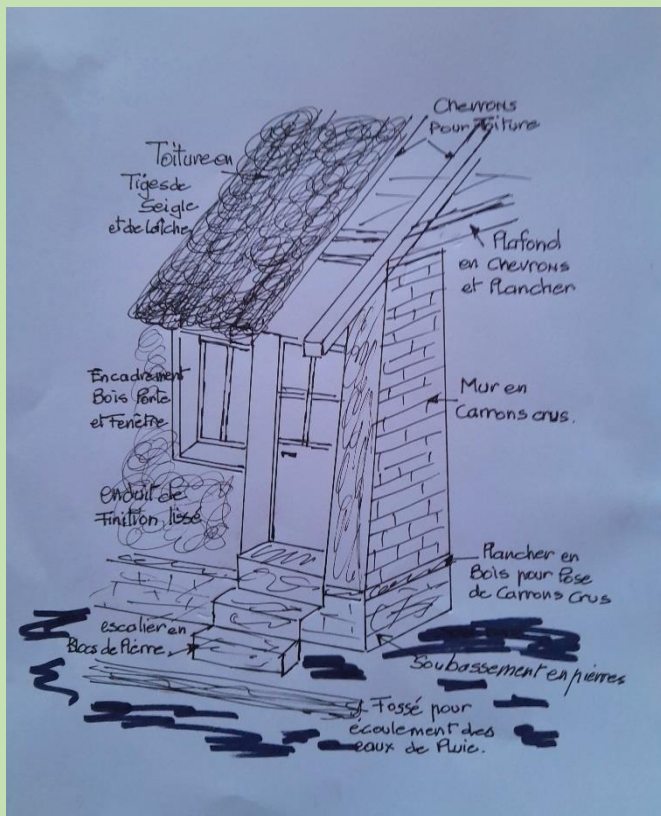
La maison rurale de nos ancêtres était érigée avec des matériaux locaux, tels que la terre argileuse, la pierre, le bois et l'eau. Différents procédés se succédèrent : le clayonnage (entrelacement de branches) associé à de l'argile mouillée et malaxé. Il y eut aussi des briques appelées les carrons. Les carronneurs réalisaient les **carrons crus** qui étaient moulés à la main, séchés au soleil et rendus poreux. Les **carrons cuits** étaient plus durs. (Voir la maison de la Reppe page 2).

Une importante particularité : ces maisons n'avaient pratiquement pas de fondations, elles étaient parfois presque posées à même le sol. On commençait par monter une base en pierres, ensuite un socle de solides poutres pour monter des pans de bois puis les murs extérieurs **en carrons crus**. Ensuite les poutres laissèrent la place à des pierres pour lutter contre l'humidité. Souvent, les carrons cuits étaient utilisés pour être associés à un encadrement de bois autour de la porte d'entrée associée à sa petite fenêtre formant cet ensemble si typique. (Voir la photo ci-contre)



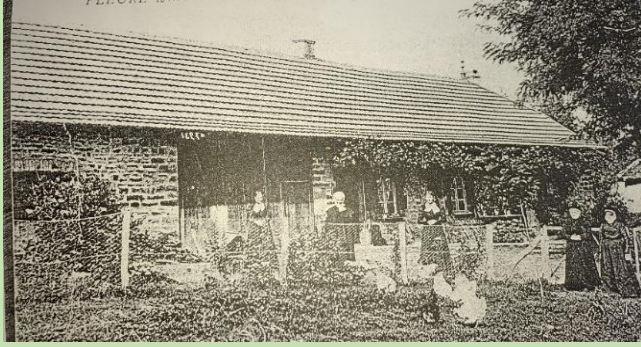
Le journalier, le métayer, le petit artisan ou le paysan qui possédait un lopin de terre construisait une maison à développement en longueur selon l'axe du **faîtage**, avec la façade tournée vers l'est pour le soleil.

Il y a eu pendant fort longtemps des maisons sans chéneau ni gouttière puis des maisons avec des **gouttereaux** (le gouttereau ou goutterot signifie gouttière en patois du Jura, c'est « le chemin de la goutte »), le long des murs de façade. Les fenêtres étaient petites pour ne pas perdre la chaleur en hiver. Le plafond était fabriqué avec des poutres sur lesquelles on installait un plancher. Les toits étaient confectionnés tout d'abord en chaume constitué de longues tiges de seigle (rigides) avec de **la laîche** (herbes hautes de nos zones humides). La toiture descendait bas pour protéger les murs extérieurs des intempéries. Tout autour de la maison, on creusait un fossé pour l'écoulement de l'eau. Les murs extérieurs étaient enduits d'argile, façon lissage.



Toute la famille vivait dans une pièce unique avec la cheminée ou dans deux pièces ; il y avait très peu de mobilier. Ensuite, on trouvait une grange avec sa porte massive en bois. La paille et le foin étaient stockés en haut sous les toits et des échelles de bois permettaient d'y accéder. Venaient ensuite une étable ou une écurie. Dans certaines maisons, on prolongeait le bâtiment pour un atelier de forgeron, de sabotier, de charron ou encore de menuisier.

Cet habitat dispersé est petit à petit tombé en ruine. De belles maisons traditionnelles en pierres, beaucoup plus solides, ont bravé le temps et sont magnifiquement restaurées. Elles sont maintenant appelées « **longères** ».



Maison des modistes : les demoiselles Allard et Pugeaud.

Autrefois et aujourd'hui

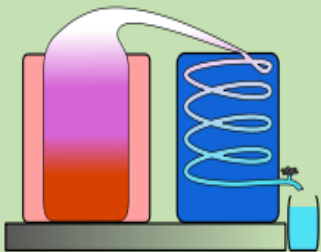


**« Longères »
de Pleure.**



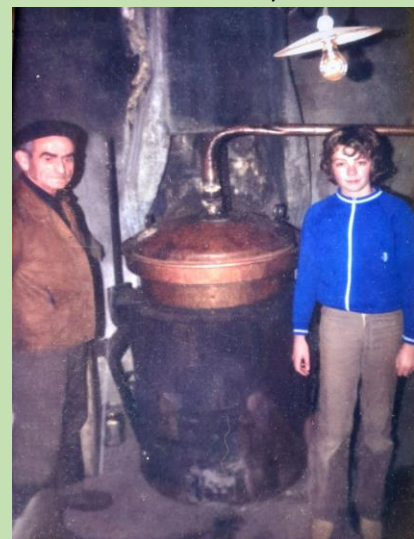
L'ALAMBIC DES VILLAGES

Le mot alambic vient de « *al-'inbīq* » (en arabe), lui-même emprunté au grec *ambix* (= vase). Un **alambic** est un appareil destiné à la séparation de produits par chauffage puis par refroidissement (distillation), les substances liquides ayant des températures d'ébullition différentes. Cet appareil est composé de deux parties : **une chaudière (dite cucurbite) et le réfrigérant**. La chaudière en cuivre est soumise à du chauffage, puis les vapeurs se dégagent par le chapiteau. Ensuite les vapeurs passent par un col-de-cygne pour gagner le réfrigérant formé par un serpentín refroidi par de l'eau.



Le but était de distiller pour faire de la goutte (un alcool fort). Les fruits utilisés étaient le raisin, la pomme, la prune ou la poire. Pour obtenir le produit voulu, il fallait faire deux passages. Pour le 1^{er} passage, on disait qu'« **on tire la blanquette** », afin d'obtenir un premier liquide environ à 70° (le degré dépendait du fruit ou des fruits utilisés). Avec le deuxième passage, le bouilleur de cru avait le droit de faire 1000 ° d'alcool et donc d'en obtenir par exemple 20 litres à 50°.

Il y avait à Pleure deux alambics. M. Bornier (en face de la poste) possédait des alambics privés. Puis, ne pouvant être vendus, ils furent laissés à la commune. Autrefois les alambics étaient gérés par une régie, il fallait déclarer l'alcool à la régie comme auprès de Gabrielle Guyot ou d'Angèle Panouillot. Pour lutter contre les « **alambics à 2 pattes** » (*les buveurs de goutte*), l'emploi fut plus surveillé : un contrôleur célèbre fut l'écrivain André Besson de Chaussin. Ensuite le service des impôts géra le produit de la distillation directement. L'alambic fut installé dans un local près de la gare avec une seule porte !



Louis Py et son fils Raymond

Ce bulletin a été réalisé grâce aux témoignages écrits et oraux des adhérents et de leurs familles ainsi qu'aux photos qu'ils ont mises à disposition. Pour toutes remarques sur ce bulletin ou suggestions pour les prochains numéros, vous pouvez nous contacter à l'adresse de l'association : vie-patrimoine@outlook.fr